NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67 N° 3 1940

Jésus-Christ n'a pu être inventé

René THIBAUT (s.j.)

p. 280 - 295

https://www.nrt.be/it/articoli/jesus-christ-n-a-pu-etre-invente-2937

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

JÉSUS-CHRIST N'A PU ÊTRE INVENTÉ.

« Le chrétien qui réfléchit se heurte à des difficultés nombreuses et troublantes, mais ce qui lui permet de les surmonter toutes, c'est de penser que le Christ n'a pu être inventé » (1). L'impossibilité de bannir de l'histoire le Christ évangélique et de le reléguer dans la légende, le conte ou le rêve, s'avère de plus d'une façon, soit qu'à la simple lecture des évangiles on ait l'impression invincible de leur historicité, soit qu'en admirant le caractère de Jésus on sente que cette merveille des merveilles n'a pu sortir d'un cerveau humain, soit enfin que le fait actuel d'un crucifié reconnu pour Dieu apparaisse si déconcertant qu'il exige évidemment l'intervention divine.

I

En établissant l'authenticité intégrale et la crédibilité des évangiles canoniques, la critique historique prouve du coup que Jésus n'a pas été inventé. Il ne s'agit pas de refaire ici cette démonstration scientifique : toute victorieuse qu'elle est, elle n'en suppose pas moins une série de combats qu'on ne peut affronter impunément sans une longue préparation, un armement spécial, une intrépidité à toute épreuve. Il ne s'agit ici que d'une espèce d'intuition à la portée de tout lecteur intelligent et qui lui fait dire sincèrement, sans craindre aucunement la contradiction : « Il est impossible que Jésus de Nazareth n'ait pas été tel que le représentent les évangiles : ces récits incomparables, par ce qu'ils racontent et par ce qu'ils passent sous silence, par la façon même de raconter, s'imposent comme manifestement historiques ».

Bien sûr, objectera-t-on, les récits évangéliques ont l'*air* historique, mais ne savez-vous pas combien cette impression de réalité est sujette à caution et comme il faut y regarder avant de prononcer : « On n'invente pas ces choses-là » ? Il faut, en effet, y regarder à deux fois.

Dénonçons d'abord l'illusion assez commune qui prend le

(1) Lavater, cité par Karl Adam, dans *Jésus le Christ*, trad. Ricard, Paris, p. 110.

« vivant » pour le « vécu ». Un récit qui fait voir les événements et qui ne peut venir, semble-t-il, que d'un témoin oculaire, emporte-t-il la réalité des événements ? Mais les conteurs, pourvu qu'ils soient doués d'une imagination puissante, sont toujours témoins oculaires de leurs inventions. Et même ils contemplent leurs scènes imaginaires de plus près et plus à loisir que les spectateurs d'un fait historique. Ceux-ci ne choisissent pas librement leur point de vue et ils n'en changent pas à volonté ; du point de vue imposé, ils ne voient pas tout, ni même le plus intéressant, et ils ont rarement le temps et la liberté d'esprit strictement nécessaires pour enregistrer le peu qu'ils sont capables de voir. Et quand ils auraient tout vu et tout noté et que leur mémoire eût tout gardé, ils ne songeraient guère à tout exprimer. Celui qui raconte en suivant ses souvenirs croit aisément évoquer dans l'imagination de ses auditeurs les images qui défilent automatiquement dans la sienne. Les auditeurs sont obligés de l'interrompre à tout moment pour lui faire expliquer les énigmes de sa narration lacuneuse. Il suffit, au contraire, de laisser parler le conteur : lui, ne voyant rien qu'à force d'invention, sait bien que les autres ne verront que les images exprimées ou du moins suggérées. Ce ne sont donc pas les récits *pleins de vie* qui donnent légitimement l'impression du *vécu*. Qu'il serait sot de dire : « On n'invente pas ces choses-là » ! C'est précisément ainsi qu'on invente, pourvu qu'on ait de l'imagination et du style.

Reconnaissons ensuite qu'à force de précautions un conteur peut donner au lecteur l'impression qu'il n'invente rien. Il procédera, par exemple, comme Édouard Estaunié dans *L'Appel de la Route* ou comme Gertrude von Le Fort dans *Le Pape du Ghetto*. Son récit se gardera d'être continu à la façon d'une peinture ; il sera fragmentaire comme une mosaïque, dont les pierres s'emboîteraient mal et manqueraient par endroits. Sans doute, le conteur qui ne cache pas son jeu a soin, lui aussi, pour être « vif et pressé », de ne pas tout dire, mais il tait uniquement ce qu'il veut, c'est-à-dire les faits sans intérêt ou faciles à deviner. Au contraire, l'historien dit seulement ce qu'il peut et, comme il n'a pas le choix, s'étend sur des faits de mince importance, tandis qu'il fait regretter les renseignements les plus nécessaires. On pense bien que les romanciers, dont le but est de plaire au lecteur, ne pousseront point le

renoncement jusqu'à enlever à leurs inventions tout ce qui fait le charme d'un récit. Ce serait payer trop cher l'illusion de la réalité. Estaunié, qui très habilement donne la parole à trois témoins indépendants, tellement indépendants que c'est à la fin seulement qu'on s'aperçoit qu'ils narrent la même aventure, ne les fait pas pour autant parler comme des historiens : les lacunes de *L'Appel de la Route* sont librement choisies et ménagées de façon à ne point nuire à l'intérêt de la lecture. Pareillement von Le Fort a beau coudre avec affectation les documents les plus divers : son jeu de patience est trop vivant pour s'imposer, d'un bout à l'autre, comme une histoire vécue.

Notons enfin que nous serions moins exposés à confondre histoire et roman, si les historiens n'imitaient plus encore les romanciers que ceux-ci ne singent parfois ceux-là. L'excuse des historiens est qu'eux aussi veulent plaire au lecteur. C'est pourquoi l'histoire narrative, aujourd'hui comme jadis, est un genre littéraire et donne si rarement l'impression du vécu. Nos quatre évangiles font glorieusement exception et leur sobriété est tellement remarquable qu'elle s'explique à peine naturellement. Loyalement nous avouons toutefois que les récits évangéliques n'ont pas tous également l'air vécu. C'est heureux du reste ; car, si les évangiles donnaient partout l'impression de réalité au degré suprême (2), on serait tenté d'y voir une affectation d'historicité. En outre la lecture souffrirait énormément des lacunes incessantes et regrettables d'où résulte précisément l'aspect vécu au suprême degré.

Maintenant les lacunes évangéliques sont si peu affectées, ou même si bien dissimulées que, loin d'en souffrir, beaucoup de lecteurs ne les remarquent pas. Les regrets surgissent seulement à la réflexion, lorsque se dressent les points d'interroga-

(2) Telle, par exemple, qu'elle se dégage de *Mc.* IX, 14 s. : « Etant retourné vers ses disciples, Jésus vit une grande foule autour d'eux et des Scribes qui discutaient avec eux. Toute la foule fut surprise de voir Jésus et accourut pour le saluer ». Manifestement nous avons affaire ici à une image reproduite de mémoire. Le témoin oculaire (Pierre) dit uniquement ce qu'il a vu en descendant avec Jésus du mont de la Transfiguration ; il n'explique pas ce qu'il voit, il n'anticipe pas sur les faits qui donneront la clef de l'attroupement et de la discussion. Nous sommes réduits à deviner pourquoi la foule fut surprise de voir Jésus.

tion qu'aucune réponse ne vient aplanir. Il est évident alors que les évangélistes ou bien ignoraient quantité de choses, ou bien les supposaient connues de leurs lecteurs. Que de faits intermédiaires passés sous silence et qu'un conteur n'aurait pas tus ! Combien d'autres, au contraire, qui eussent été omis, s'ils n'avaient pas été vécus ! L'insignifiance relative de certains traits achève ainsi l'impression de réalité que donnait déjà très fortement l'aspect lacuneux ou fragmentaire du récit. Bref, à la différence des contes, les évangiles ont de la profondeur, c'est-à-dire des arrière-plans toujours pressentis et dont apparaissent ça et là de soudaines échappées. Quelques précisions, d'abord sur les personnages, puis sur l'action.

La plupart des personnages évangéliques ne font que passer sur la scène : on peut se demander d'où ils viennent et ce qu'ils sont devenus (3). Souvent leur nom même demeure inconnu (4), ce qui sent l'historique, un historien ayant plus de raisons pour taire les noms qu'un romancier ou un conteur. Saint Jean, par exemple, tait le nom de la Mère de Jésus (II, 1) bien connu de tous ses lecteurs ; il tait son propre nom (I, 35, etc.) par modestie sans doute. Saint Matthieu et saint Marc taisent par prudence le nom de Marie de Béthanie (*Mt.* XXVI, 7 ; *Mc.* XIV, 3) et le nom de Pierre (*Mt.* XXVI, 51 ; *Mc.* XIV, 47), que saint Luc tait pareillement (XXII, 49 s.) ; ils taisent, par ignorance sans doute, le nom de Malchus (*ibidem*) ; saint Marc, pour faire bref, tait le nom de Cléophas (XVI, 12), et saint Matthieu celui de Jaïre (IX, 18) pour un motif indéfini.

Les principaux personnages se présentent en peu de mots : ils sont connus d'ailleurs. Saint Matthieu a pourtant raconté la naissance de Jésus ; saint Luc raconte en outre celle du

(3) Cfr Marguerite Bourcet, *Ce qu'ils peuvent être devenus* (*Etudes*, 1935, t. CCXXII, p. 654-660). Que d'histoires on conjecture en marge des évangiles ! Un roman serait-il à ce point suggestif ?

(4) Des personnages intervenant isolément (ou à deux chez *Mt.*) : *Mt.* a 21 nommés et 39 innommés (dont 4 nommés ailleurs) ;

Mc.	20	35	4
Lc.	27	49	3
Jn.	20	21	3

En somme on compte 43 nommés et 73 innommés. En dehors de Jésus et des Apôtres, il n'y a pas 12 de ces personnages qui soient communs aux quatre évangiles. Outre ces douze, les Synoptiques ont en commun 20 personnages environ.

Précurseur (5). Les Douze, encore qu'ils soient souvent mis en scène, ne se distinguent guère individuellement qu'en saint Jean, où du reste ils apparaissent plus rarement. Chez les Synoptiques, Pierre et Judas se détachent seuls du groupe avec netteté. La trahison du douzième apôtre y est si peu préparée, qu'elle éclaterait comme une bombe au dernier moment sans la précaution qu'ils ont prise de flétrir son nom dès la première mention (*Mt.* X, 4 ; *Mc.* III, 19 ; *Lc.* VI, 16). Cette ignorance totale de la psychologie du traître prouve à l'évidence que le personnage n'a pas été inventé.

Il y a là une remarque qui vaut pour tous les personnages : le silence des évangélistes sur les intentions des acteurs et du divin Acteur lui-même (à moins qu'elles ne se manifestent dans les paroles ou les gestes) confère à leurs récits le caractère de choses vues par le dehors uniquement et donc non librement imaginées. Si, à ce point de vue, saint Jean a l'air moins historique que les Synoptiques, c'est que son intimité avec Jésus et ses méditations prolongées lui ont permis de pénétrer jusqu'à l'intérieur du Dieu fait homme.

Le silence des évangélistes sur l'intérieur des personnages, comme sur leur passé, n'est pas un vide pur : on sent qu'il y a quelque chose et qu'il vaut la peine de chercher. Il arrive d'ailleurs que tel individu, innommé ou indécis dans un évangile, apparaisse dans un autre évangile avec son nom propre ou un trait distinctif ; il arrive aussi qu'en confrontant les divers renseignements nous devinions un complément d'information que les narrateurs nous livrent ainsi à leur insu. Au lecteur de remarquer que Matthieu (*Mt.* IX, 9) et Lévi (*Mc.* II, 14 ; *Lc.* V, 27) ne font qu'un, comme aussi sans doute le Barthélemy des Synoptiques et le Nathanaël de *Jn.* I, 45. Au lecteur également d'identifier les « frères » de Jésus et de décider si la pénitente de *Lc.* VII, 37, Marie-Madeleine et Marie de Béthanie sont une, deux ou trois personnes. Au lecteur encore, de mettre un nom sur le jeune inconnu de *Mc.* XIV, 51

(5) La fin du Baptiste racontée en *Mc.* VI, 17-29 (*Mt.* XIV, 3-12) est curieusement absente de saint Luc. Faut-il supposer, avec J. Viteau, que le passage de saint Marc est en réalité l'œuvre de saint Luc (*Un problème littéraire,* Le Puy, 1923), ou bien, avec le P. Dieu, que les deux premiers chapitres de saint Luc sont l'œuvre de saint Marc (*Revue d'Histoire ecclésiastique,* 1928, t. XXIV, p. 571-595) ?

et de l'identifier soit avec Lazare, soit avec l'évangéliste même. En ce cas, l'épisode ne signifie pas grand'chose, mais l'insignifiance est une excellente preuve d'historicité : le geste ne serait pas digne d'être rappelé, s'il n'avait été vécu, et vécu par l'écrivain en personne. Incontestablement historiques sont les personnages dont la présence dans un récit ne peut se justifier que par leur intervention dans la réalité, comme les Scribes de *Mc.* IX, 14 et les « autres barques » (ou bateliers) de *Mc.* IV, 36 et *Jn.* VI, 23 (6).

Plus encore que le signalement des personnages, l'exposé de l'action est fragmentaire ; il semblerait même incohérent. Si l'on excepte le quadruple récit de la Passion, les récits de l'Enfance et quelques blocs antérieurs à la rédaction évangélique (7), on ne trouve guère que des pièces isolées et dont la juxtaposition ne peut faire illusion qu'au lecteur inattentif. Aussi n'est-il pas facile d'enfiler chronologiquement les épisodes et l'on s'aperçoit alors des vides béants qui se creusent partout. Mais cela même prouve que les rédacteurs n'inventaient pas, qu'ils puisaient dans un fonds historique ou dans leurs souvenirs, car même un fonds commun légendaire n'expliquerait pas les incohérences et les emboîtements malaisés qui donnent tant de fil à retordre aux modernes historiens de Jésus. Ni Pierre (Marc), ni Matthieu, ni Jean n'ont prévu cet embarras : ayant sous les yeux le dessin intégral, ils bouleversaient tranquillement les pièces du jeu de patience et ils disposaient comme ils l'entendaient celles qui servaient à leurs

(6) Voici encore quelques détails intéressant les personnages et trop obscurément significatifs pour avoir été inventés. Les *quatre* porteurs du paralytique (*Mc.* II, 3) : « On s'est empressé de prendre le paralytique dans son lit (sans aller chercher un brancard) et, comme le lit n'est pas fait pour cela, il y faut quatre porteurs » (Lagrange, *Évangile selon saint Marc,* Paris, 1929, p. 33). — « Ils prirent avec eux Jésus, *tel qu'il était,* dans la barque » (*Mc.* IV, 36) : Jésus n'a pas même le temps de se vêtir comme il faut pour la traversée (cfr William, *Vie de Jésus,* tr. fr., Mulhouse, 1934, p. 239). — Le parfum qui aurait dû être *vendu* (*Jn.* XII, 5) avait sans doute été acheté pour l'ensevelissement de Lazare et s'était trouvé en excédent (cfr Lemonnyer, *L'onction de Béthanie,* dans les *Recherches de Science religieuse,* t. XVIII, 1928, p. 113).

(7) La première journée de Capharnaüm (*Mc.* I, 21-39), l'excursion à Gérasa avec la tempête, la guérison du démoniaque et, au retour, la guérison de l'hémorroïsse et la résurrection de la fille de Jaïre (cfr Levesque, *Nos quatre évangiles,* Paris, 1917, p. 13, note 1).

fins. Seul, saint Luc semble avoir voulu mettre un peu plus de suite dans son récit (I, 3) : c'était le seul aussi qui ne savait rien par lui-même. On sent bien d'ailleurs que lui non plus n'invente rien, tant il est gêné par ses sources. Pourquoi, par exemple, après avoir détaillé en plus de vingt versets l'apparition du Ressuscité à deux disciples obscurs, se borne-t-il à la plus sèche mention pour l'apparition au chef des Apôtres : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon » (XXIV, 34) ? Laconisme d'autant plus regrettable que pas un autre évangéliste ne souffle mot de cette apparition capitale. Si l'auteur du dernier évangile avait été un faussaire, n'eût-il pas exploité cette allusion alléchante, lui qui nous montre Pierre courant au sépulcre en sa compagnie dès le matin de la Résurrection (*Jn.* XX, 2-10) ?

Fréquemment, pour ne pas dire : à tout moment, on a l'impression que les évangélistes supposent connus les événements qu'ils racontent sommairement ou à quoi ils font allusion. Ainsi s'explique sans doute l'extrême sobriété des deux premiers, quand ils en viennent à la vie glorieuse du Christ. Pourquoi auraient-ils raconté ce que les frères ne pouvaient pas ignorer : les multiples manifestations du Ressuscité ? Il leur a suffi de noter comment la première nouvelle de l'événement est arrivée aux Apôtres. Saint Matthieu rappelle en outre l'apparition galiléenne, mais c'est uniquement afin de compléter le discours de la mission et de mettre enfin sur les lèvres du Sauveur l'envoi des Apôtres à *toutes les nations* (*Mt.* X, 5 et XXVIII, 19). Saint Marc ou quelque autre écrivain inspiré joindra plus tard un appendice au second évangile : rien d'étrange à cela, comme il est tout naturel que saint Luc et saint Jean, écrivant également plus tard, insistent davantage sur le grand fait de la Résurrection. Les rationalistes se demandent pourquoi les deux premiers évangélistes ne disent rien des apparitions décisives que relatent les deux derniers, et ils répondent que ceux-ci (ou leurs sources) ont inventé ce que ceux-là ignoraient. Mais il est à la fois plus simple et plus honorable pour tout le monde de supposer qu'avec le temps l'évidence de la Résurrection s'estompait et qu'il fallait en conséquence recueillir les témoignages les plus convaincants. Absente de Matthieu et de Marc (première édition), l'intention apologétique s'insinue en Luc et en Jean, comme on le voit au

choix des détails les plus propres à persuader le lecteur. Cette intention, très légitime assurément, pourrait peut-être nous indisposer, si elle se présentait dans les plus anciens écrits. Maintenant elle prouve simplement que les doutes, à quoi elle veut remédier, n'ont surgi qu'assez tard. Alors seulement on a jugé bon de rappeler que les premiers témoins avaient douté eux aussi et comment leurs doutes n'avaient pu tenir devant l'évidence des faits.

La façon de raconter, en Marc du moins et en Jean, dénote le témoin oculaire. Nous ne répéterons pas ce qui a été très bien dit avant nous (8). Aussi bien notre intention n'est-elle point de faire la preuve en règle de l'historicité des évangiles. Nous croyons avoir suffisamment montré comment un lecteur intelligent pouvait tirer de la lecture attentive du texte évangélique la conviction qu'il a affaire à des historiens consciencieux. Cela posé, quoi qu'il en soit de l'interprétation des faits racontés, il est d'ores et déjà établi que le portrait du Christ, dont nous allons faire argument, est tracé d'après nature.

II

Le portrait évangélique du Christ est tracé d'après nature. C'est un fait, mais ce fait implique-t-il la parfaite ressemblance du Christ évangélique avec le Christ historique ? La question est de savoir si le peintre a embelli ou enlaidi son sujet. Nous prétendons qu'il n'a pu l'embellir, que le Christ historique était donc tout au moins aussi beau que le Christ évangélique. Et la raison est qu'un pur homme pouvait bien à force d'intelligence *copier* un tel modèle, mais non pas l'*inventer*.

(8) Voir, pour saint Marc, Huby, *L'Evangile et les évangiles*, Paris, 1929, p. 133 ss. et, pour saint Jean, Lagrange, *Evangile selon saint Jean*, Paris, 1936, p. XCIV s. — Dans l'*Evangile selon saint Marc* de Lagrange (1929), on trouvera aussi noté d'après Turner un aspect du style de *Mc.* qui montre en lui le rapporteur des paroles d'un témoin oculaire. C'est l'emploi du pluriel pour désigner Jésus et ses disciples dans leurs déplacements et leurs mouvements. Aussitôt après ce pluriel, la personne de Jésus se détache au singulier, car il est bien évidemment le héros de tous les épisodes. Mais cela eût suggéré d'employer le singulier dès le début. La tournure de *Mc.* semble donc le fait d'un rapporteur qui a entendu dire : « Nous allâmes et cette chose lui advint ». Turner a eu soin de noter, ce qui est essentiel, que *Mt.* et plus encore *Lc.* ont ramené les verbes au singulier ou ont omis le pluriel » (p. CIX). Comparez, par exemple, *Mc.* I, 21 et *Lc.* IV, 31 ; *Mc.* V, 38 et *Mt.* IX, 23, etc.

Pourtant, objectera-t-on, la légende grossit toujours les qualités comme les défauts des personnages historiques. Le Christ ferait donc exception, et lui seul, à cette loi universelle ? Quoi de plus facile, d'ailleurs, que de creuser un peu plus profondément tel trait, d'aviver un peu telle couleur, ou, au contraire, d'adoucir un peu tel éclat, d'arrondir tel angle trop saillant ? En effet, il n'est rien de plus facile et de plus tentant. La merveille, c'est précisément que les évangélistes ou les témoins du Christ n'ont point cédé à la tentation de corriger le chef-d'œuvre qui les dépassait infiniment.

Comment savons-nous qu'ils n'ont point corrigé, pas même involontairement et à leur insu, le Christ historique ? Parce qu'ils ont respecté les traits qui naturellement leur plaisaient le moins. Et ce respect est si peu naturel qu'il ne se comprend pas bien en dehors de l'action du Saint-Esprit. Nous irons jusqu'à dire qu'un Juif contemporain de Jésus, loin de pouvoir inventer, n'était pas même capable de copier fidèlement l'image de l'Homme-Dieu. Fatalement, sauf intervention céleste, il aurait altéré la figure du Christ. Car « nul ne comprend ceux qui valent beaucoup mieux que lui-même » (9). Il est sûr, par exemple, que Pierre, laissé à lui-même, aurait soigneusement élagué de la vie de Jésus les humiliations et les souffrances (*Mc.* VIII, 32 ; XIV, 71) ; nous croyons volontiers qu'il eût glorifié le Fils de l'homme sans le faire passer par la mort (*Mc.* IX, 5). Laissé pareillement à lui-même, Jean, le « fils du tonnerre », n'aurait pas seulement renversé les gardes, venus pour arrêter son Maître (*Jn.* XVIII, 6), il les eût foudroyés (cfr *Lc.* IX, 54), comme Élie (*II Rois*, I, 10-12).

Au fond, c'est bien ainsi que raisonnent les incrédules, mais ils ne vont pas si loin. Les disciples, feront-ils remarquer, ne pouvaient évidemment fausser l'histoire à ce point : ils ont seulement multiplié les miracles du Christ et, n'osant nier sa mort, ils l'ont corrigée par la résurrection. L'objection ne nous semble guère pouvoir atteindre que quelques « universels » hyperboliques du premier évangile (Mt. IV, 23 s. ; VIII, 16 ; IX, 35 ; XII, 15 ; XV, 30) ; car, à part ces cas, peut-être simple exagé-

(9) Newman, dans Bremond, *La Vie chrétienne*, Paris, 1907, p. 187.

ration de style, les miracles évangéliques sont-ils tellement éclatants ? Et la résurrection est-elle tellement mise en lumière ? N'est-il pas étrange que la Passion occupe dans les quatre évangiles une place notablement plus considérable que son prétendu correctif ? Dans l'hypothèse des incrédules, le premier soin des disciples eût été de réduire le plus possible l'échec de leur Maître. Or ils le soulignent. C'est donc qu'ils en ont compris *finalement* la valeur. Nous savons comment eut lieu cette conversion inespérée : une fois monté au ciel, le Christ leur a ouvert les yeux par son Esprit. C'est ainsi qu'ils ont, non point idéalisé, mais découvert la vraie figure de l'Homme-Dieu.

Ils ont pourtant laissé les miracles dans leurs récits, comme ils les avaient trouvés dans la réalité, mais en notant que Jésus ne les avait opérés que par condescendance et compassion, en imposant le plus souvent silence aux miraculés. Ils ont fait également mémoire des apparitions du Ressuscité, mais en notant ici aussi que ces apparitions, rendues nécessaires par l'incrédulité des Apôtres, n'eurent rien d'éclatant et prirent fin après quarante jours. Loin de « corriger » de la sorte les humiliations et les souffrances de leur Maître, ils évitent au contraire tout ce qui pourrait en amoindrir la valeur. Il faut que la Passion reste en évidence, même après la Résurrection. Si Luc et Jean, à la différence de Matthieu et de Marc, insistent tant soit peu sur le mystère glorieux, il se trouve que, pour chasser tous les doutes, ce n'est pas sa gloire que le Ressuscité fait voir et toucher, mais les traces de sa crucifixion (*Lc.* XXIV, 39 ; *Jn.* XX, 20, 27). Sa gloire, il ne l'a montrée qu'à trois témoins privilégiés et afin d'avoir le droit de leur montrer ensuite l'abîme de sa désolation. Il est donc clair comme le jour que les évangélistes n'ont rien corrigé du tout. Et cette réserve est naturellement inexplicable.

Elle s'explique, comme la réserve de Jésus lui-même, par l'esprit de charité qui ne veut pas forcer l'entrée des âmes mais s'y introduire doucement. Aux surprenants prodiges physiques de l'Ancien Testament vont se substituer les miracles moraux : le plus remarquable est précisément cette retenue divine dont le Christ inaugure le règne en soutenant, de la crèche à la croix, son personnage de vrai homme. Ce n'est pas ainsi que les Juifs concevaient leur Messie (cfr *Mt.* XI, 2 s. ; *Jn.* VII, 3 s. ; XIV, 22). Même les amis de Jésus s'atten-

dirent jusqu'au bout à une théophanie publique, qui n'est pas encore venue. Quant aux ennemis, ils prenaient un malin plaisir à réclamer « un signe du ciel » (*Mc.* VIII, 11) et triomphaient du refus du Christ comme d'un aveu d'impuissance. Et quand, miracle suprême, le Tout-Puissant se laissa enchaîner, condamner, mettre en croix, les amis comme les ennemis ne virent là qu'une défaite irrémédiable.

Si les hommes avaient été plus intelligents et moins lents à croire, peut-être le Fils de Dieu aurait-il opéré moins de miracles physiques encore. Ah ! si les rationalistes savaient ce qu'ils font en ne laissant à Jésus que ses humiliations et ses souffrances ; s'ils se doutaient comme ils rejoignent ainsi le plus cher désir de notre Sauveur ! Mais, pas plus que les meurtriers du Christ, ils ne savent ce qu'ils font et, comme les Juifs hostiles, ils ne voient qu'impuissance dans ce miracle incomparable qu'est le Verbe fait chair à sacrifice par amour.

Le Christ est essentiellement Dieu manifesté. Or il n'est pas un homme, ni même un ange, qui eût jamais pu concevoir une telle manifestation de la Divinité. Aujourd'hui encore, après dix-neuf siècles de christianisme, combien ne voient dans le Crucifix et l'Hostie que le voile de la Divinité ! Parce que, sur la croix et dans le Saint Sacrement, les attributs rationnels de Dieu sont en effet voilés et comme anéantis, ils parlent d'un Dieu caché, et ils ne comprennent pas que ce voile même est une révélation et que le Fils de Dieu ne manifeste jamais plus la gloire de son Père qu'en acceptant de se faire notre rançon et notre nourriture.

Sans doute, il faut savoir que ce Jésus souffrant et humilié n'est autre que l'égal de Iahweh. Mais il n'était pas nécessaire pour cela que Jésus fît beaucoup de miracles, et d'ailleurs tous les miracles physiques du monde n'auraient pas suffi à cela. Il suffisait, au contraire, que le Fils de l'homme affirmât qu'il était le Fils de Dieu, jouissant comme son Père des attributs divins ; il suffisait surtout et il fallait qu'il se tînt à la hauteur de son affirmation, sans qu'un mot, un geste ne vînt démentir le témoignage qu'il s'était ainsi rendu. Or le Christ évangélique satisfait à cette double condition, et de telle façon qu'en cela le récit des évangélistes ne peut être que l'écho fidèle de la réalité historique.

Il est évident qu'un Juif s'adressant à des Juifs ne pouvait

se donner comme l'égal de Iahweh sans avoir perdu la raison, à moins d'être en effet l'égal de Iahweh. Il est non moins évident que le premier évangéliste tout au moins, Juif écrivant pour des Juifs, ne pouvait imputer à son héros une pareille prétention, à moins d'avoir la certitude absolue que celui-ci avait émis en effet cette prétention inouïe. Il suffit maintenant de lire attentivement les paroles du Christ en saint Matthieu pour se convaincre que Jésus se croyait et donc était l'égal de Iahweh.

En saint Jean seulement, il est vrai, Jésus affirme nettement sa préexistence céleste (III, 13 ; VI, 38, 51, 62 ; VIII, 58 ; XVI 28 ; XVII, 5, 8) et son éternité : « Je suis » (VIII, 24, 58). Saint Matthieu, pas plus que saint Marc ou saint Luc, n'apporte un témoignage pareil. C'est qu'ils ne remontent pas au delà de l'incarnation, tandis que le dernier évangéliste, de son œil d'aigle, fixe d'abord la génération éternelle du Verbe. Mais l'éternité, si caractéristique qu'elle soit de la Divinité, n'en est pas le seul attribut. D'ailleurs, la Charité, que Jésus avait mission de révéler, était moins voisine de l'Eternité que du Souverain Bien. C'est surtout comme Législateur suprême, comme Règle du bien et Fin dernière des hommes, qu'il devait se donner d'abord. Or, nulle part plus qu'en saint Matthieu, les *logia* ne revendiquent pour leur Auteur la possession de ces attributs-là. C'est dans l'évangile écrit pour les Juifs que Jésus s'attribue sans restriction (sans même se réclamer du Père, comme en saint Jean) le droit de compléter la Loi (*Mt.* V, 22, etc.), de remettre les péchés (*Mt.* IX, 2, 6), de juger sans appel (*Mt.* XVI, 27 ; XXV, 31 s.), — le sort éternel dépendant d'ailleurs de l'attitude qu'on aura prise à son égard (*Mt.* V, 11 ; X, 22, 32, 39 ; XXV, 35, 42) — ; il s'attribue non moins absolument le droit d'être aimé par-dessus toute créature (*Mt.* X, 37), d'être obéi à l'exclusion de tout autre maître (*Mt.* XII, 30 ; XXIII, 10) ; enfin la perfection consiste à le suivre (*Mt.* XIX, 21) ; le bonheur, à vivre avec lui ; le malheur, à être séparé de lui (*Mt.* VII, 23 ; XXV, 34, 41). Qui donc, sinon le seul vrai Dieu, aurait pu parler ainsi sans se faire aussitôt enfermer comme fou ou lapider comme blasphémateur ? Si même les Pharisiens se contentent de murmurer (*Mt.* IX, 3) ; si, comme saint Jean le raconte (V, 18 ; VIII, 59 ; X, 31, 39), même à Jérusalem on n'en vint pas effectivement à la

lapidation, c'est que, sur les lèvres de Jésus, ces prétentions exorbitantes perdaient quelque chose de leur étrangeté : c'est qu'à travers le Fils de l'homme perçait quelque rayon de la Divinité.

Le fait est qu'après dix-neuf siècles d'examen scrupuleux personne n'a pris encore en défaut le Christ évangélique. Si Jésus n'était pas Dieu, il se serait fatalement démenti par un mot imprudent, par un geste irréfléchi. Il a fallu à Dieu une charité infinie pour soutenir jusqu'au bout son personnage d'homme, mais il aurait fallu à un pur homme une vigilance et une énergie surhumaines pour jouer impeccablement le rôle de Dieu, le rôle de Iahweh. Dira-t-on que Jésus a mal joué ce rôle, puisque les Juifs l'ont sifflé ? Il l'a trop bien joué au contraire, c'est-à-dire qu'il a fait voir en lui par-dessus tout autre attribut la Charité qui est l'essence même de la Divinité, le lien de la Trinité. Les Juifs égoïstes ont sifflé la Charité, pas autre chose. Dira-t-on que l'impeccable rôle de Jésus est dû aux évangélistes, attentifs à taire les défauts de leur modèle ? Mais, nous le répétons, toute retouche de leur part ne pouvait que gâter l'inconcevable perfection de l'original. Aussi bien n'étaient-ils pas naturellement à l'abri des oublis ou des distractions : si nous découvrions quelque erreur dans le Christ évangélique, nous l'imputerions plus raisonnablement à ses historiens qu'à lui-même. Car il n'est personne, pensons-nous, qui ait jamais songé à mettre Matthieu, Marc, Luc ou Jean même au-dessus de Jésus. On a pu justement l'affirmer : « La personnalité morale du Christ est, à elle seule, la merveille des merveilles ; et, si elle n'avait pas été une vraie figure historique, aucun procédé d'idéalisation n'aurait pu la créer » (10). La littérature pieuse atteste, en effet, que tout essai d'embellir le Jésus des évangiles ne réussit qu'à le rendre moins transcendant.

Plus on contemple le Christ évangélique, plus on se rend compte que, si Dieu est Charité, c'est ainsi que l'Homme-Dieu devait parler et agir. Il est impossible de pousser plus loin que Jésus de Nazareth le désintéressement et l'indépendance à l'égard des hommes et des choses, et d'éviter en même temps autant que lui toute apparence d'indifférence ou de dédain. Manifestement il ne se recherche pas lui-même, non pas même

(10) Allo, *Le Scandale de Jésus*, Paris, 1927, p. 101.

dans le don incessant qu'est son passage parmi nous. Il fait la volonté de son Père, il dit la vérité. Ses bienfaits sont tellement substantiels que la plupart des hommes lui en gardent plus de rancune que de gratitude. « Doux et humble de cœur », plutôt que de trahir sa mission, il accepte de se rendre insupportable. L'Homme-Dieu n'a vécu que trente-trois ans, parce que les Juifs l'ont fait mourir pour s'en débarrasser ! Sauf à l'heure de l'agonie, où plus que jamais il veut se rendre semblable à nous, il n'y a point trace en lui d'effort ni de lutte. Il n'a pas à se raidir pour demeurer libre. Il s'abandonne à la pitié, il accueille la confiance, sans cesser d'être parfaitement maître de ses sentiments. Nul n'a mesuré plus exactement que lui ce qu'on pouvait attendre des hommes, et nul n'a formulé des exigences plus démesurées. C'est au point qu'on a le droit de le taxer d'intolérance, si l'on ne croit pas qu'il donne ce qu'il demande. Voilà pourquoi lui-même ne permet pas qu'on vante sa bonté, si l'on n'admet d'abord sa divinité (*Mt.* XIX, 17). Toute bornée qu'elle est, l'estime que font de lui les incroyants serait excessive, si elle ne trahissait le pressentiment qu'ils ont de sa véritable identité.

III

Si, répondant au défi des Juifs, Jésus de Nazareth était descendu vivant de la croix (*Mt.* XXVII, 42) et, transfiguré comme au Tabor, avait fait sa rentrée dans la ville sainte aux acclamations de la multitude, il n'est pas douteux que le peuple juif d'abord, puis le genre humain tout entier ne l'eussent reconnu pour le Fils de Dieu. Mais Jésus est mort sur la croix ; il a attendu le troisième jour pour sortir du tombeau ; il est ressuscité sans témoin ; il n'a apparu qu'à des amis, Saul excepté ; bref, il a voulu que son souvenir le montrât crucifié ou mystiquement immolé jusqu'à son retour glorieux. C'est pourquoi il a été finalement rejeté de la plupart des Juifs et de la majorité des hommes. Mais qu'il n'ait pas été universellement délaissé, qu'après dix-neuf siècles le culte du Crucifix et de l'Hostie s'impose plus que jamais à l'élite de l'humanité, voilà un miracle moral incontestable que personne ne peut récuser sans se vouer à l'athéisme et au néant. S'il y a un Dieu, le Christ est Dieu.

On essaiera vainement d'expliquer naturellement le triom-

phe issu de la croix. D'abord, la résurrection elle-même ou, si l'on veut, les apparitions du Ressuscité, surtout si elles n'ont pas eu plus d'éclat que le disent nos évangiles, cela compense à peine l'horreur de la Passion. Pour que les Apôtres et les premiers disciples aient non point oublié, mais compris l'échec de leur Maître, il a fallu une illumination extraordinaire et surhumaine. Si les documents n'attestaient point la descente du Saint-Esprit, nous serions en droit de la supposer. Sans la continuelle intervention de ce même Esprit, les succès de la prédication primitive se justifieraient mal par quelques prodiges inférieurs à ceux de Jésus ou par une conviction d'apôtres qui n'atteignit jamais à la hauteur de l'enseignement du Christ. Ces œuvres *majeures,* auxquelles Jésus fait allusion en *Jn.* XIV, 12, ce sont précisément les merveilles que l'Esprit-Saint opérera dans les âmes à la voix de ses continuateurs.

C'est en effet l'Esprit-Saint qui apporta aux hommes le sens de l'Homme-Dieu et spécialement du Crucifié. « Dieu est Charité » : « Il a tant aimé le monde qu'il a livré son Fils unique » (*Jn.* III, 16). Telle est la seule explication qui empêche le grand mystère de choir dans l'absurdité. Pour qui ne croit pas à la divine Charité, le Crucifix et l'Hostie sont des scandales et des folies, mais celui qui croit adore dans ces deux signes la plus belle révélation de la Divinité.

Il est impossible, sans doute, de croire naturellement à un Dieu Charité. Il ne suffit donc pas qu'on ait trouvé une fois pour toutes le mot de l'énigme. Il faut, pour rester chrétiens jusqu'au bout, demeurer sans cesse sous l'influence de l'Esprit-Saint. Ainsi s'expliquent les apostasies. Le Dieu Charité n'est pas le Bon Dieu que la raison avoue facilement, ni la Providence attentive à épargner aux hommes les moindres désagréments, ni le père bonasse toujours prêt à passer l'éponge sur les frasques de ses enfants. Le Dieu Charité, c'est le Père qui sacrifie son Fils unique pour faire confluer sa justice en miséricorde : superexaltat misericordia iudicium. Jamais la raison humaine ne se serait élevée jusqu'à cet incroyable mystère : « Domine Iesu Christe, Fili Dei vivi, qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu sancto, per mortem tuam mundum vivificasti ».

Cela n'est pas une invention humaine, ni diabolique à coup sûr. A force d'érudition et d'ingéniosité, il y a toujours moyen

de découvrir des antécédents aux nouveautés les plus originales. Tout ce qu'on a trouvé pour expliquer l'origine de la Croix et de l'Eucharistie ne fera jamais illusion qu'à ceux-là qui, du mystère authentique, n'ont perçu que les mots ou les images. Qui a goûté une fois le sens profond du mystère a senti qu'il ne pouvait venir que du ciel.

A-t-on suffisamment remarqué que la croyance à la Charité divine et au Sacrifice rédempteur a commencé dans le milieu naturellement le plus réfractaire : le monde juif (11) ? Du monde juif, le Dieu crucifié a passé au monde romain et vaincu l'empire de la force. Aujourd'hui encore c'est le monde occidental, où règnent le rationalisme et le naturalisme, qui donne au Crucifix et à l'Hostie la majorité de leurs adorateurs. Sans doute, nous ignorons ce qui se joue au fond des cœurs et, d'ailleurs, la foi qui n'inspire pas toute la conduite est suspecte d'illusion ou de mensonge. L'incontestable miracle, c'est dans les œuvres de la sainte Église qu'il convient de le chercher. Or on ne peut nier l'immense révolution qui, grâce au culte de la Croix et de l'Eucharistie, a transfiguré et transfigure toujours la vie occidentale. S'il y a des périodes où la charité se refroidit, il est possible en tout temps de distinguer les vrais des faux chrétiens. Passés maîtres dans l'art de la critique, nos modernes rationalistes n'ont pas le droit de se scandaliser parce qu'ils rencontrent, dans le présent ou le passé, des prêtres, des évêques, même des papes égoïstes. N'ont-ils pas lu dans nos quatre évangiles que Judas faisait partie du collège apostolique ? Qu'à l'exemple du traître, de nombreux prélats aient trafiqué du sang de Jésus, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'en tout temps, comme au temps du Christ, il y a plus d'appelés que d'élus ? Mais on ne citera pas un seul égoïste dont le culte se soit imposé à toute l'Église. La rareté des saints prouve une fois de plus que, sans la grâce humblement reçue, il est impossible de croire sincèrement et pratiquement au mystère de la divine Charité.

René THIBAUT, S. I.

(11) Nietzsche, pour expliquer ce miracle, a inventé le plus déconcertant de ses paradoxes : les Juifs ont lancé le christianisme parmi les nations comme un microbe destiné à énerver la force à quoi leur propre faiblesse ne pouvait tenir tête ! (*La Généalogie de la Morale*, Paris, Mercure de France, p. 45 ss.).